

Recueil de diverses poésies
héroïques et burlesques .
Contenans la Belle recluse, la
Vieille layde, l'Amour
honneste, le [...]

Tristan L'Hermite (1601-1655). Auteur du texte. Recueil de diverses poésies héroïques et burlesques . Contenans la Belle recluse, la Vieille layde, l'Amour honneste, le Doute amoureux, la Nuict amoureuse, l'Inquiétude amoureuse, les Soupirs de Silvie, Caprice burlesques, Orphée aux enfers, l'Aurore du bois de Vincennes et autres pièces curieuses, recueillies par le sieur T. L'Hermite. 1652.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ye

1237

RECUEIL

DE DIVERSES POESIES

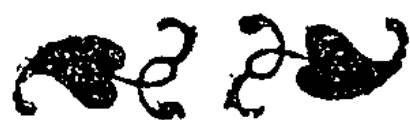
HEROIQVES ET BURLESQVES.

CONTENANS

La Belle Recluse.
 La Vieille Layde.
 L'Amour Honneſte.
 Le doute Amoureux.
 La Nuit Amoureuse.
 L'inquietude Amoureuse.
 Les Soupirs de Silvie.
 Caprice Burlesques.
 Orphée aux Enfers.
 L'Aurore du Bois de Vincennes.
 Et autres pieces curieufes.



Recueillies par le Sieur T. L'HERMITE.



A P A R I S ,

Chez } La Veuve G. LOYSON, au Palais, en la Gallerie des
 prisonniers, au Nom de Iesus.

E T

{ JEAN BAPTISTE LOYSON, sur le Perron Royal, à
 la Croix d'Or.

M. DC. LII.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

540 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL: 773-936-5000

FAX: 773-936-5001

WWW.CHICAGO.EDU

CHICAGO.EDU

CHICAGO.EDU

CHICAGO.EDU

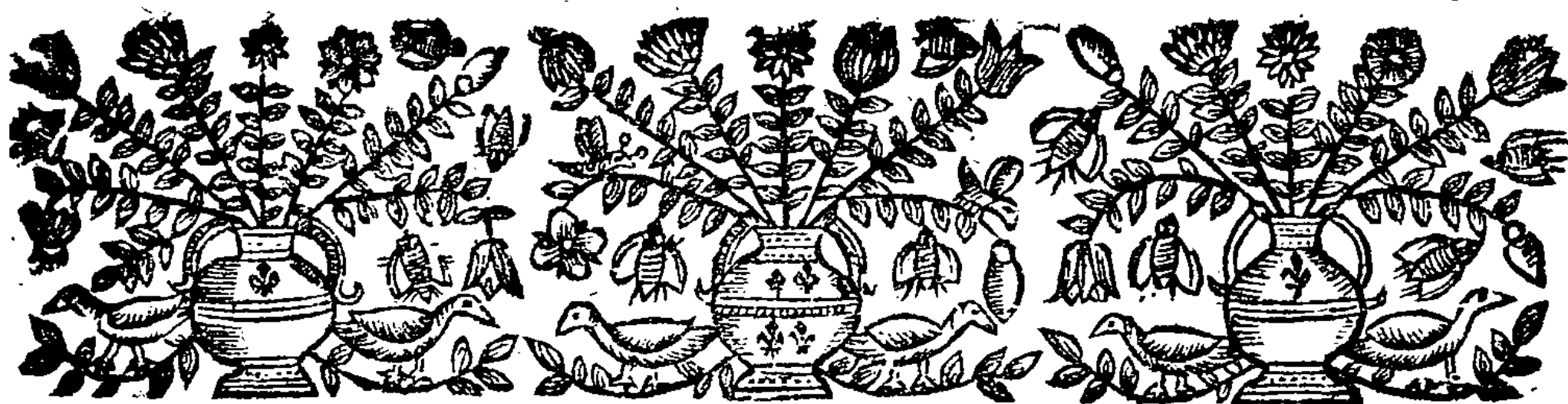
CHICAGO.EDU

CHICAGO.EDU

CHICAGO.EDU

CHICAGO.EDU

CHICAGO.EDU



SOLITUDE

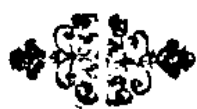
STANCES.



*ENFIN ie n'ay plus à ma suite
Les soins qui m'auoient engagé,
Mes déplaisirs ont pris la fuite,
Mes soucis ont eu leur congé;
Je suis icy loin de la bouë,
Qui monte ou descend de la Rouë,
Que la Fortune fait marcher;
Vne Forest est ma Prouince,
Et le Soleil est le seul Prince
Que Tirsis réglément courtise à son coucher.*



*Aussi ce bel Astre du Monde
 Estalle icy tout à la fois,
 Ce que sa course vagabonde
 Ne monstre ailleurs qu'en douze mois;
 Les diuerses Saisons s'y plaisent,
 Flore & Pomone s'entrebaissent
 Au milieu de cent tapis verds;
 Et l'Esté regne dans les Plaines,
 Pendant que le creux des Fontaines
 Serre en des ceps d'argent, le demon des Hyuers.*



*Vn Fleuve arrouse ces prairies,
 Où carressant leur bord natal,
 Il occupe ses resueries
 A faire un miroir de crystal;
 Lors d'un pas dont la nonchalence
 Semble regler la violence,
 Il suspend son cours à nos yeux;
 Et dans un si petit espace
 Il voit marcher dedans sa glace, (Cieux.
 Les feux que nous voyons marcher dedans les*



Il semble à sa resveuse course
 Qu'il vient de naistre d'un rocher,
 Et que tout nouveau dans sa source
 Il apprend encore à marcher;
 Mais c'est une amoureuse envie
 De qui la chaleur le conuie
 A couler ainsi lentement,
 De crainte aujourd'huy qu'à sa trace
 On vint à remarquer la place
 Que la Nayade assigne à ce jaloux Amant.



Que ie me plais à la paresse
 D'un nombre de petits ruisseaux,
 Que le Dieu de Marne caresse,
 Afin de les joindre à ses eaux!
 Ils debitent parmy ces plaines
 Le bel argent que leurs Fontaines
 Tirent du creux de leurs prisons;
 Et grondent en quittant leur source,
 De ce qu'une pareille course (Saisons.
 Les rend sujets d'un Fleuve, & vainqueurs des



On voit auprès un Edifice
 Qui fait croire sans vanité,
 Que la Nature & l'artifice
 L'ont bâti pour l'éternité;
 Sa fabrique monstre que l'âge
 Ne sçauroit auoir l'avantage
 De se le pouuoir afferuir;
 Aussi bien cent Nymphes liquides
 L'enserrent de leurs bras humides,
 De crainte que le temps ne le vienne ravir.



De là ie vois ces Forests sombres
 Où la Nuit choisit son séjour,
 Pour mettre en seureté ses ombres
 Contre les injures du jour;
 Jamais l'Hyuer ny les tempestes
 N'ont osé dépoïiller leurs testes;
 Leurs bras paroissent toujours verds,
 Bien que le cours de leurs journées
 Serue de compte aux destinées,
 Pour se ressouuenir des ans de l'Vniuers.



*Ces Bois nourrissent le silence ,
 Le repos y va se cacher ;
 Les vents n'y font point d'insolence ,
 Tant ils craignent de les fâcher :
 Que si quelquesfois le Tonnerre
 S'en vient icy purger la Terre
 De quelque tragique forfait ,
 On voit aussi-tost que le foudre
 Tombe à leurs pieds réduit en poudre ,
 Pour avoir le pardon du bruit qu'il leur a fait.*



*Icy de cent petites sources
 Sortent cent petits filets d'eau ,
 De qui les diferentes courses
 N'éloignent gueres leur berceau ;
 L'un mesure un arpent de terre
 Avecque sa regle de verre ;
 L'autre repose incessamment ;
 Et pendant que celui-cy traïsne
 Son crystal iusques dans la plaine ,
 Cet autre nait & meurt, dedans un seul moment.*



*Là dans la coupe de leurs couchés
 Les chesnes verds & les ormeaux,
 Par une infinité de bouches,
 Vont desalterant leurs rameaux;
 Et pour reconnoistre la peine
 Que prend cette belle fontaine,
 De les abreuver tous les jours,
 Ils la couurent de leurs ombrages,
 Et luy font part de leurs feüillages,
 Pour le prix de l'argent qu'ils prennent en son cours.*



*Là parmy tant de rares choses
 Que Flore presente à mes yeux,
 Je resva ces Metamorphoses
 Qui la firent croistre en ces lieux;
 Mais sur tout j'admire en ce nombre
 L'infortuné, qui de son ombre
 Tira le feu de son amour;
 Et ie sens mon ame rauie,
 De voir aujourd'huy que sa vie
 S'entretient dedans l'eau, qui luy rait le iour.*

Heroïques & Burlesques.



*Là tantost ie vais à la suite
D'un cerf ruzé, qui dans ces Bois
Remet son salut à la fuite;
Suivy des chiens & de la voix,
Il court en toutes ces allées,
Il va par toutes ces vallées,
Il traverse mille guerrets;
Mais à la fin quittant les armes,
Il verse les dernières larmes
Dedans cette riviere, ou dedans ce marets.*



*Lassé des plaisirs de la Terre,
Je vais attaquer les poissons,
Qui dans ces promenoirs de verre
S'égayent en tant de façons;
Lors eux qui sentent en leur ame
L'ardeur d'une amoureuse flâme,
Viennent au bord de leur séjour;
D'où pour mieux amoindrir leur peine,
Ils s'élancent tous dans la Seine,
Croyans que ces filets soient les rets de l'Amour.*



*Mais dès que la Nuit nous menasse
 De tendre ses noirs pavillons,
 Je sors promptement de la nasse,
 Et de ces humides sillons;
 Lors ie regarde du rivage
 Le Fleuve qui bave de rage
 Dessous la voûte des Moulins,
 Dépité de ce qu'on le louë,
 Pour estre mis sur une rouë,
 Comme s'il auoit fait des crimes bien malins.*



*La Nuit banissant lors sous l'onde
 L'Astre qui n'a point de pareil,
 Donne par tous les coins du Monde
 Mille successeurs au Soleil;
 D'un pinceau de qui la teinture
 De la face de la Nature,
 Ternit la plus vive couleur,
 Elle étend par tout les ombrages
 Dont chez ces antiques bocages
 La Nature & le Temps conseruoient la pâleur.
 C'est*



C'est lors que loin de tout commerce
 Je m'entretiens seul en ces lieux,
 Où me couchant à la renverse
 Je compte les flambeaux des Cieux;
 J'admire la cause première,
 Qui par ces filets de lumière
 Guide nos inclinations;
 Et ces caractères de flâmes
 Enseignent alors à mon ame
 La perte & les progrès de mille Nations.



A la fin le Demon des songes
 Vient m'entretenir à son tour,
 Pour déguiser de cent mensonges
 Ce que j'ay veu pendant le jour;
 Je vois des Butors en Carosse,
 Des Asnes qui portent la Crosse,
 Des cirons qui vont à l'assaut;
 Mais un vieux Demon qui se joue
 A des Lutins qui font la mouë,
 Interrompt mon sommeil, & m'éveille en sursaut.

Mêlanges de Poësies



*Lros au Ciel ma veuë affermie ,
Je vois partir de son séjour
L'Aurore , qui presque endormie
S'en vient nous ébaucher le jour ;
Son pinceau fait blanchir les ombres ;
Dans les espaces les plus sombres
Elle entremesle ses couleurs ;
Et pour faire que ces prairies
Redeuiennent plutôt fleuries ,
Elle en mouille le verd avec l'eau de ses pleurs*



*Le Soleil, ce rare Concierge
Du sacré Palais de Iunon,
Sort apres du lit d'une Vierge
Sans luy faire perdre son nom ;
Aussi paraît-il que la honte
Le touche à mesure qu'il monte ,
Puis que dedans ce sentiment
Il rougit de son impuissance ,
Qui depuis l'an de sa naissance
N'a pû ce qu'un mortel achève en un moment.*



*Lors le Soleil venant d'éclorre
D'un pas assez précipité,
Couvre les ornemens de Flore
De filets d'or, & de clairté;
Le Ciel joyeux de sa venue
Leve ce masque, dont la nuë
Ceuroit sa face de saphirs;
Et mille oyseaux luy font hommage,
Pendant qu'avec un doux ramage
Ils s'en vont cajoler avec les Zephirs.*



*Les seules Nymphes des vallées
Se garantissent de ses rais,
La Nature les a voilées
Pour leur conserver le teint frais;
Nous voyons à peine leur teste;
Aussi leur sein est la retraite
De tous les ennemis du iour;
Et l'ombre avecque le silence,
Sans craindre aucune violence,
Y font de cent gazons, cent Autels à l'Amour.*



C'est aussy là que la Nature
 Fit une Grotte par bazar,
 Dont la rustique Architecture
 Peut faire cent leçons à l'Art ;
 Il semble qu'elle soit de glace ,
 Tant le frais regne en son espace ;
 La clairté n'ose l'approcher ;
 Le Soleil n'y tient point de routes ;
 Et l'eau qui coule à grosses gouttes ,
 Monstre qu'elle gemit sous le faix d'un rocher.



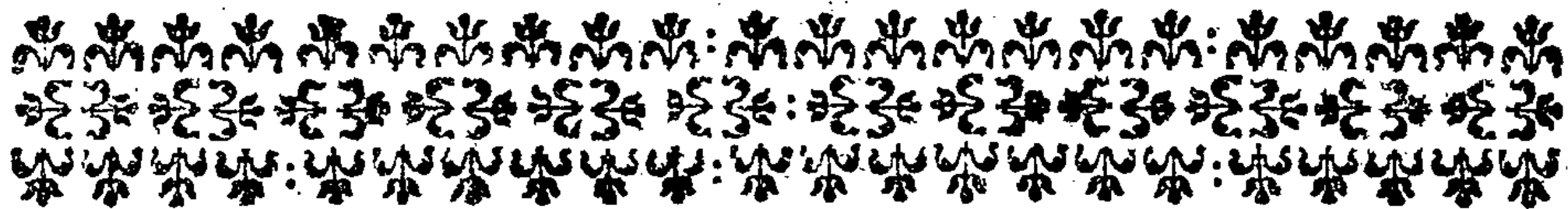
Dans une demeure si sombre
 Cent Nayades à tous propos ,
 Pour goûter les faveurs de l'ombre ,
 Vont faire la cour au repos ;
 L'une sans murmurer se pousse
 Dans un canal bordé de mousse ,
 L'autre se hâte pour le voir ;
 Et celle-cy toujours gazouille ,
 Dépitée qu'une grenouille
 En se voulant baigner, luy casse son miroir.



C'est en ce beau séjour des Fées
Où ie passe les plus beaux jours,
Et c'est là qu'à demy coëffées
Ie leur oys compter leurs amours;
Là ie parle de tout sans crainte,
Ie marche par tout sans contrainte,
Ie me ris de tous les mortels;
Là mon destin me fauorise,
Et là ie presente à Clorise
Des larmes, des soupirs, des vœux, & des Autels.



Si ie ne dis point des loüanges
Qu'on doit à la Nymphé du lieu;
C'est à la maniere des Anges
Qui sans parler benissent Dieu;
Aussi ses vertus sans exemples,
Ses yeux qui nous montrent les temples
Où tous les amours sont placez,
Et tant de cœurs que l'on luy vouë,
Ne veulent pas que ie la louë,
De crainte que mes Vers n'en disent pas assez.



SVR DES
SOVSPIRS

STANCES



SVBTILS complices de ma flâme,
 Esprits formez d'air & de vent,
 Qui suscitez le plus souvent
 L'orage qui regne en mon ame;
 Mal-heureux Enfans que l'Amour
 Etouffe en les mettant au jour;
 Témoins d'une rage animée,
 Vous qui faites voir ma langueur,
 Et qui n'êtes que la fumée
 Du feu qui brûle dans mon cœur.



*Doux Interpretes du martyre
Qu'une belle ingrante produit,
Vous qui l'entretenez sans bruit
De ce que ie n'ose luy dire;
Persecuteurs de mon repos,
Qui m'enseigniez à tous propos
L'estat du peril qui me touche,
Et qui dans un mal si pressant
Venez rendre conte à ma bouche
De tout ce que mon cœur ressent.*



*Objets d'une triste avanture,
Saints images de mes douleurs,
Qui sans pinceaux & sans couleurs
En dressez si bien la peinture;
Inconsiderez mouvemens
Qui reglez l'heure & les momens
De mes travaux & de mes gehennes,
Vous qui d'un petit trait de vent
Marquez l'eternité des peines
Que mon amour va concevant.*



*Sujets de mes pertes passées,
 Zephirs, dont le peu de vigueur
 Ne fait plus naistre dans mon cœur
 Que des soucis & des pensées;
 Vous qui cependant que le iour
 Se va reposer à son tour,
 Me faites veiller dans ma couche,
 Vous dont le cours malicieux
 Fait si souvent ouvrir ma bouche,
 Que ie n'en puis ouvrir les yeux.*



*Soupirs, qui dedans ce Bois sombre
 M'annoncez tous les jours la mort,
 Cependant que mon Ange dort,
 Et que mon Soleil est à l'ombre;
 Messagers de mes sentimens,
 O que ie cheris les tourmens
 Par qui vostre rigueur me sonde!
 Et que j'estime vostre loy,
 Puis qu'aussi bien par tout le Monde
 Tout soupire aussi bien que moy!*



Il est vray; Tout ce qui respire
 Sous l'aspect de l'Astre du jour,
 Est sujet aux Loix de l'Amour;
 Et par consequent tout soupire;
 Et mesme la Reyne des Fleurs
 Qui tire son nom de ces pleurs,
 Dont la belle Aurore l'arrose,
 Soupire (au sentiment de tous)
 Puis que l'odeur est chez la Rose,
 Ce que le soupir est chez nous.



Ces Bois où le repos & l'aise
 Ont rencontré leur élément,
 Sousspirent de contentement,
 Pendant que Zephire les baise;
 Et ce Rossignol dont la voix
 Nous fait jusques aux derniers abois
 Le recit du mal qui le presse,
 Parmi tant d'aymables accens;
 Se plaint & sousspire sans cesse
 Des mesmes peines que ie sens.





Voyez un peu ces Tourterelles
 Qui s'entrebaissent nuit & jour,
 Et qui rallument leur amour
 Avecques le vent de leurs aïles;
 O que d'un murmure assez doux
 Elles comptent bien devant nous
 L'estat de leurs peines passées!
 Qu'elles conçoivent de plaisirs!
 Que leurs langues ont empesées!
 Et qu'elles poussent de soupirs!



Ce Taureau couché dessus l'herbe
 Où sa Genisse va dormant,
 La contemple attentivement
 D'un œil amoureux & superbe;
 Et si les Bouviers par hazard
 L'ameinent en quelque autre part
 Qui touche plus leur fantaisie,
 Il mugit, ou pour mieux parler,
 Il soupire de jalousie,
 Si-tost qu'elle s'en veut aller.



*Ainsi ie treuve la peinture
De tous ces amoureux effets
Dans les ouvrages les mieux faits
Que paracheue la Nature ;
Il n'est pas jusqu'aux Elemens
Qui n'observent ces reglemens ,
Comme inseparables de l'estre ;
Et quoy qu'insensible aux plaisirs,
La Terre fait assez connaitre
Que ses vapeurs sont des soupirs.*



*Quand la Mer tient & qu'elle presse
Dans ses bras de jaspe mouuans
Les Dieux qui regnent sur les vents ,
Elle en soupire d'allegresse ;
Lors si les flots & les écueils
Vont dressans autant de cercueils
Qu'on voit de gens sur leur Empire ,
Thetis le fait à ce dessein ,
Qu'aucun d'eux ne puisse redire
Que les vents luy baisoient le sein.*



L' Air à qui l'éclat de la Terre
Donne tant d'amoureux desirs,
Luy fait entendre ses soupirs
Par le murmure du tonnerre;
Et ce feu qui va s'attacher
Dans le centre de ce bucher,
Chez qui la flâme est animée,
En y trouvant son aliment,
Témoigne assez par la fumée
Qu'il soupire en se consommant.

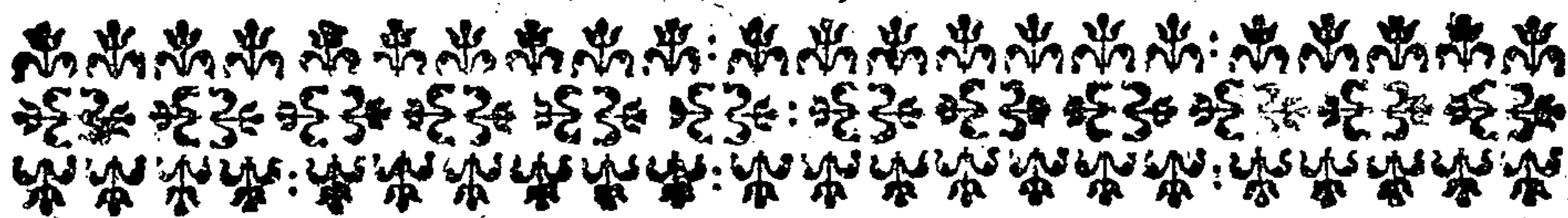


Enfin tout soupire (ô Silvie)
Et la Nature en cent façons
Semble t'en donner des leçons,
Afin de t'en donner l'envie;
Mais elle a beau te figurer
Que tu dois un peu soupirer,
Mesme en voyant mon aventure,
Puis que ton ame est aussi peu
Sensible aux Loix de la Nature,
Qu'elle l'est aux Loix de mon feu.



*Ainsi d'une voix triste & sombre
Parloit l'infortuné Tirsis,
Couché sur un tas de soucis,
Dont ses ennuis croissoient le nombre.
Lors afin de plustost guerir,
Il fut sur le point de mourir,
Pour satisfaire à son envie;
Et lors il eust quitté le jour,
S'il eust crié qu'en perdant la vie
Il eust pu garder son Amour.*





SVR VNE
ABSENCE

STANCES



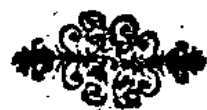
A V point que le Soleil faisant place à la nuit,
 Nous cachoit sa lumiere en faueur de l'ombrage,
 Et qu'icy le sommeil sans redouter le bruit
 Déroboit aux humains la moitié de leur âge,
 Tirsis loin de Clorise, & pres du desespoir,
 N'ayant plus le moyen de voir
 Celle de qui les yeux auoient produit sa flâme,
 Croyoit en ce moment que les arrests du sort
 Portoient qu'il recherchât sa mort,
 Puis qu'ils l'éloignent de son ame.



*Ainsi que l'entretien de ses plaisirs passez
L'obligeoit d'en chercher le compte en sa memoire,
Son cœur par des soupirs & des esclans pressez,
Fit qu'il tient ce discours à la Nymphé de Loire,
Hostesse de ces eaux; qui d'un cours diligent
Traisnent tant de masses d'argent
Par ces plaines où Flore étalle mille charmes;
Tu vois que les tributs que la Mer prend chez toy
N'égalent point ceux que ma foy
Pretend d'exiger de mes larmes.*



*Mais Tirsis, que dis-tu? veux-tu mettre en ce rang
Un dueil pour qui tes pleurs trahiroient ton envie?
Hé! si tu dois pleurer, & de larmes de sang,
Et marquer cette perte en celle de ta vie,
Abandonne-moy donc, ô brutalle raison,
Dont le conseil hors de saison
Nous appelle, & nous laisse au milieu de l'orage;
Je sens que la douleur qui regle mes esprits
Vient que ce soit par un débris
Que ie sorte de ce naufrage.*



*Je le reconnois bien, il faut plutoſt perir,
 Et rompre tout d'un coup avec les deſtinées,
 Que de traifner des fers qui nous feroient mourir,
 Pour tout autant de temps que nous viuriõs d'années;
 Auſſi bien la Raiſon nous apprend que le ſort
 A parmy nous logé la mort,
 Afin de terminer les travaux de la vie;
 Et lors que l'infortune a marqué ſous nos pas
 Quelques figures du trépas,
 C'eſt pour nous en donner l'enuie.*



*Tirſis, périſſons donc; & puis que le cercueil
 Sert d'azile à tous ceux que pourſuit la Fortune,
 Voyons ſi ſous la Terre on eſt couuert de dueil,
 Et ſi nous y portons ce qui nous importune;
 Mais avant que mon âge accompliſſe ſon cours,
 Je veux rendre à mes derniers jours
 Le deuoir que demande une eternelle abſence;
 Et diſpoſer icy par un ſens arreſté
 De tout ce que ma volonté
 Peut reduire ſous ma puiſſance.*

Nymphes



Nymphes qui reposez en des lits de crystal,
Où Zephire bornant ses courses vagabondes,
Vous fait grossir le sein d'un mouvement brutal,
Afin qu'au mesme temps vous enfantiez des ondes;
L'ordonne à tous les pleurs que la rage des Cieux

Bannit aujourd'huy de mes yeux,
D'hausser les reuenus de vos Palais de verre,
Afin que Tetis juge, avec tous les ruisseaux,
Que Tirsis vous donne plus d'eaux
Qu'on n'en trouue en toute la Terre.



Echo dont la pitié répond à mes soupirs,
L'ordonne que ma voix toujours vous favorise,
Pourueu que vous contiez quelquesfois aux Zephirs
Que Tirsis n'a pu viure éloigné de Dorise:

Et vous Rochers affreux qui logez les Hyuers

Pendant le temps que l'Vniuers
Leur defend pour neuf mois d'exercer leur puissance,
Afin de vous parer de tous les changemens

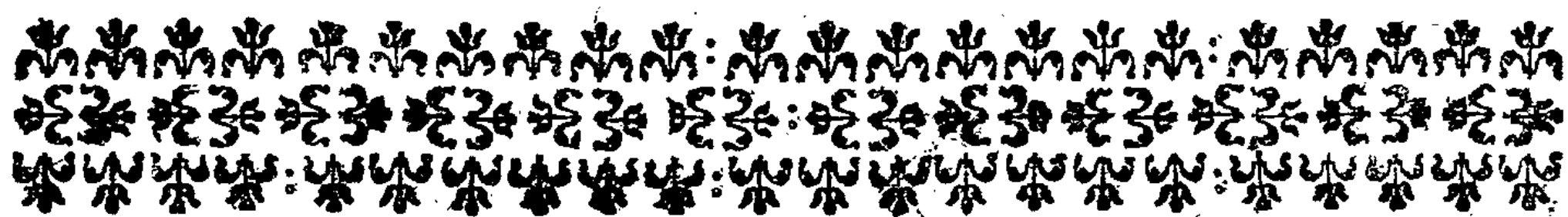
Qui troubleront les Elemens,
Je vous fais part de ma constance.



Je partage mon sang avec le desespoir,
 Et ceux que l'horreur met au rang de ses complices;
 Je veux que mon esprit connoisse son pouuoir,
 Et ie laisse aux enfers ma rage & mes supplices;
 La Terre aura mon corps, & les Airs mes soupirs;
 L'Amour aura tous mes desirs,
 Et l'Element du feu possedera ma flâme;
 Les Astres en voyant perir mon amitié
 En auront un peu de pitié,
 Et ma Dorise aura mon Ame.



Mais hélas! qu'ay-je dit? Quoy Dorise? la mort
 Peut-elle viftement engager mon enuie?
 Et puis-je desormais disposer de mon sort,
 Si tu tiens en tes mains les restes de ma vie?
 Non, non, Tirsis est tien; & ie vois aujourd'huy
 Que ce que tu pretens sur luy,
 Defend au desespoir d'acheuer l'entreprise.
 Adieu donc, ô Demon; va-t'en, car ie ne peux
 Disposer de ce que ie veux,
 Puis que ie suis tout à Dorise.



N V I T AMOVREVSE

S T A N C E S



N V I T va leuer des Autels
 Aux plaisans Demons du mensonge,
 Et ne me fais voir aux mortels
 Qu'à la faueur de quelque songe;
 Encore est-ce trop clairement
 Leur découvrir mon sentiment:
 Non, non, tire-le de ce nombre;
 Et ne souffre pas tant soit peu,
 Qu'on découvre au trauers de l'ombre
 Les moindres clartez de mon feu.



*Aussi bien ce rare flambeau
Ne sert gueres dedans ta route,
Puis que le chemin est si beau,
Qu'on n'a que faire d'y voir goute;
Bannis de ces lieux d'alentour
Ces Astres qui te font la Cour,
Afin de me faire la guerre;
Et fais sommeiller dans les Cieux,
Aussi bien que dessus la Terre,
Tout ce qui peut avoir des yeux.*



*Et pour nous parer de l'assaut
Qu'un fâcheux voisin feroit naistre,
Si se reveillant en sursaut
Il s'alloit mettre à la fenestre;
Fais que cent loup-garoux affreux,
Et cent spectres malencontreux,
Viennent icy traîner leurs chaisnes;
Et que parmy ces hurlemens
Que leur font exprimer leurs gehennes,
Ils comptent par tout leurs tourmens.*



*Mais l'aspect de ce beau séjour
M'enseigne que mon mal te touche ;
Les dernières heures du iour
Ont mis le Soleil dans sa couche ;
A peine pourrois-je estre veu ;
Je ne vois plus icy de feu ,
Que celui dont ma flâme est née ;
Et ce long travail que les Cieux
Ont eu pendant cette journée ,
Fait qu'ils ont tous fermé les yeux.*



*Je n'entens plus icy du bruit ,
La Paix chasse la vigilance ,
Et les Ministres de la Nuit
Font par tout regner le silence ;
Les songes sous de faux objets
Ebauchent par tout les projets
De cent bizarres avantures ;
Et d'un artifice divers
Ils vont debiter leurs peintures
A la moitié de l'Univers.*



*Le sommeil dont les douces Loix
Ne nous sont jamais importunes,
De cent Bergers & de cent Rois,
Egale par tout les fortunes;
Le Criminel dans sa prison,
Et le Fuge dans sa maison,
Estans endormis à ces heures,
L'un & l'autre pour quelque temps
Sous leurs inégales demeures
Vivent également contens.*

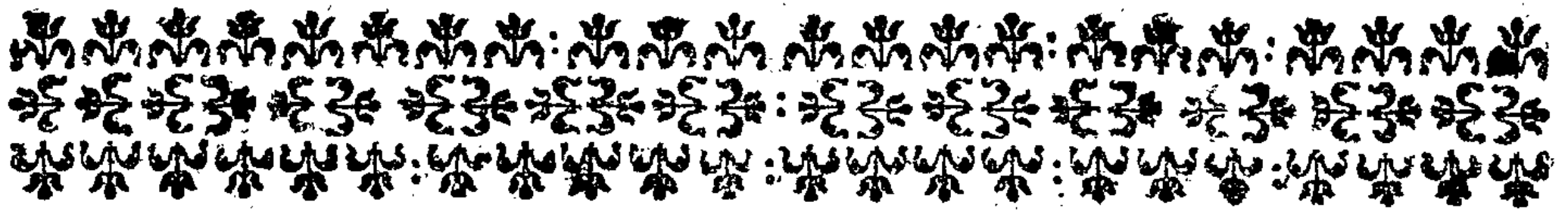


*Cet Auaire de qui la main
Ne nous sçeut iamaïs faire un offre,
Remet sa tâche au lendemain,
Et s'endort auprès de son coffre;
Et ce jaloux de qui les yeux
Vont suiure sa femme en tous lieux,
Luy donne à la fin quelque trêue;
Et se coulant entre deux draps,
De peur qu'elle ne se releue,
Il la tient toujours par le bras.*



Allons, il est temps de partir,
 Puis que la Nuit n'est que trop noire;
 Amour adresse ton martir
 Dedans les sentiers de ta gloire;
 Mene-le dans ce beau séjour,
 Où leurs graces trouvent Cour,
 Depuis qu'Amarante s'y range;
 Et fais-le promptement mourir,
 Puis qu'entre les bras de son Ange
 Il ne scauroit jamais perir.





L'AVRORE

DV BOIS

DE VINCENNE.

A MONSIEUR

LE COMTE PHILIPES

de S. Martin d'Alie.

STANCES



*VOUS qui receûtes la lumiere
Sur ces bords , où l'Astre du jour
Trop indulgent à la priere
Qui mût la paternelle amour,*

*Vit tomber, tout noircy d'un éclat de Tonnerre,
Ce Fils dont les erreurs firent fumer la Terre.*

Clarté



Clarté que les ombres funebres
De la plus ennuyeuse Nuit
Ne sçauroient couvrir de tenebres,
Et de qui la vertu reluit
A trauers les broüillars de ce fâcheux orage,
Comme fait le Soleil à trauers d'un nuage.



Attendant que ie satisface
A mon zele plein de chaleur,
Dépeignant auec quelque grace
Vostre esprit & vostre valeur,
Receuez, grand Heros, cette naissante Aurôre,
Et donnez à son teint, ce qu'il n'a point encore.



Mais déjà la rougeur surmonte
Ce front que couuroit le respect,
Déjà la merueille & la honte
La surprennent à vostre aspect;
Elle est toute confuse en voyant tant de charmes;
Et commence son tour, en répandant des larmes.



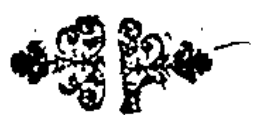
*Zephire d'une douce haleine
Vient baiser ces celestes pleurs,
Et leur vertu parmi la plaine
Fait naistre une moisson de fleurs;
Tandis le nouveau jour fait pâlir les étoiles,
Et dispose la Nuit à retirer ses voiles.*



*A cette triomphante entrée
Le bruit s'unit à la clarté,
Banissant de cette contrée
Le silence & l'obscurité;
Et les Fantômes vains adonnez à mal faire,
Vont porter la terreur dessous l'autre Hemisphere.*



*Après un agreable songé,
Daphnis qui vient de s'éveiller,
En ce delicieux mensonge,
Resve encor sur son oreiller;
Et d'un soin curieux retrace en sa pensée
De sa belle Philis, la peinture effacée.*



*Le Pescheur dessus sa Nacelle
Couvre déjà ses améçons,
Avec cet appas infidelle
Dont il sçait tromper les poissons,
Croyant au point du iour que la troupe écailée
Sera plutôt surprise, estant moins écueillée.*



*Toutes les Bestes carnacieres
Que la faim chassoit des deserts,
Se retirent dans leurs tanières
Voyant ce pourpre dans les Airs;
Et sans apprehender les effets de leur rage,
Les Bœufs & les Brebis revont au pasturage.*

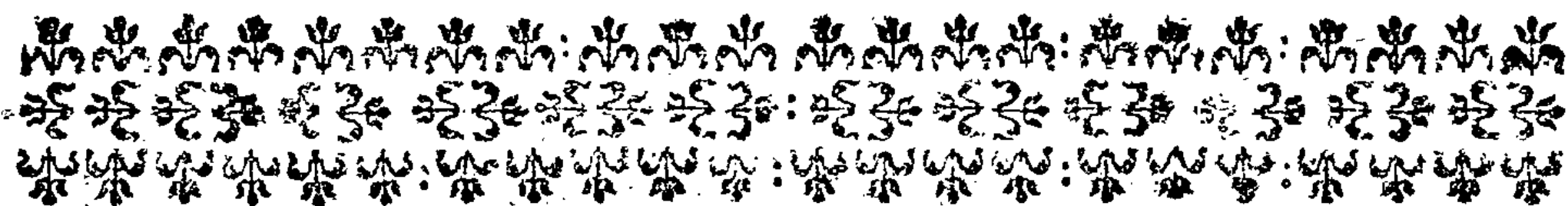


*Selon leur façon coutumiere,
Les Oyseaux parmy les buissons,
A l'aproche de la lumiere,
Vont dégoisant mille chansons;
Et leur petit goster, par sa réjoüyssance,
Semble du nouveau jour celebrer la naissance.*



*Les douceurs que le jour ramene
Durant cet agreable Efté,
Font que par tout on se promene,
Pourveu qu'on ait la liberté;
Le Ciel dans peu de jours à mes souhaits réponde,
Et vous accorde un bien, qu'il donne à tout le Monde,*





ORPHEE

AVX ENFERS.

PARLANT A PLUTON.

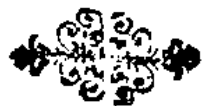
STANCES.



E feu qui m'embrase le sein
 Ne vient point dissiper tes ombres ;
 Et s'il paroist en ces lieux sombres ,
 C'est pour un plus noble destin ;
 Amour de qui l'humeur altiere
 Te força de voir la lumiere ,
 Me l'a fait quitter aujourd'huy ;
 Et ce Dieu qui vainquit Alcide ,
 M'ayant abatu comme luy ,
 De mon vainqueur, devient mon guide.



*A la faueur de son flambeau ,
 Je cherche en ces climats funestes
 La plus noble part de ces restes
 Que me dérobe le tombeau ;
 Je cherche en ce riuage étrange
 Ce bel œil , cet Astre , cet Ange ,
 Que vient de perdre l'Vniuers ;
 Et dans ce penible exercice ,
 En cherchant tant d'objets diuers ,
 Je ne cherche rien qu' Euridice .*



*Ce fut un Soleil (ô grand Roy)
 Qui dans sa splendeur sans seconde ,
 En éclairant par tout le Monde ,
 Ne brûla iamais que pour moy ;
 J'adoray fort long-temps ses charmes ;
 Et la Belle , apres cent alarmes ,
 Laisse triompher mon amour ;
 Mais dans ce funeste himenée
 La mort la pris le mesme jour
 Que le Ciel me l'auoit donnée .*



*Icy mes soupirs & mes yeux
Te redemandent ce cher gage,
Qui dedans la fleur de son âge
Me fut ravy parmi des fleurs;
Scuffre donc que cette lumiere,
En recommençant sa carriere,
La finisse iusques au bout;
Et suivant nostre simpatie,
Rens-moy la moitié de mon tout,
Ou reprens-en l'autre partie.*

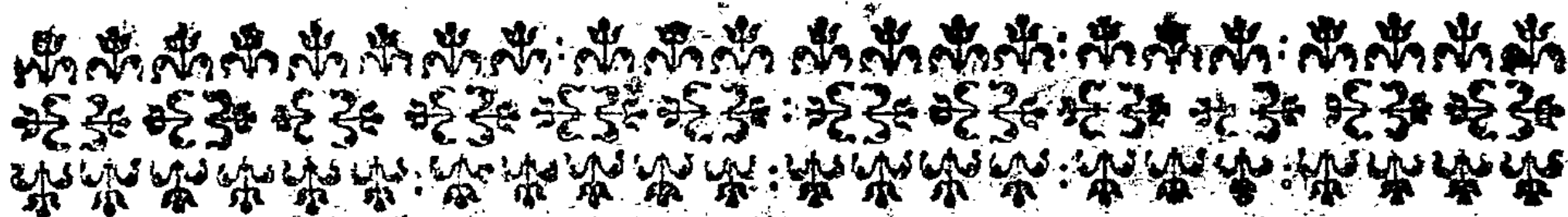


*Mais que sert à mon amitié
De paroistre en cette auanture
Deuant des yeux où la Nature
N'a iamais logé la pitié?
Je ne puis trouuer des refuges
Dans ces Tribunaux, dont les Juges
Ne connoissent point l'equité;
Il n'est rien qui vienne à mon aide;
Et dedans cette extremité,
Je n'ay que ce dernier remede.*



*Faisons donc oüyr sous nos mains
Ces accors qui touchent les arbres,
Et qui donnant des sens aux marbres,
En ostent l'usage aux humains;
Parmy de si douces merueilles,
Gagnons les cœurs par les oreilles;
Bannissons l'horreur de ces lieux,
Et voyons si dans nos reproches
Nous pourrons dire que les Dieux
Sont moins sensibles que les roches.*





DIALOGUE

ENTRE

TERSANDRE

ET

MADONTHE.

TERSANDRE.

E ne me plaindray plus de mes peines passées ;
Si ie sçay le sujet qui vous arreste icy.

MADONTHE.

Ce beau Parterre où Flore entretient ses pensées,
Depuis l'aube du jour entretient mon soucy.

TERSANDRE.

Flore n'a point de fleurs, que l'eau de ces fontaines
Ne vous en fassent voir de plus vives couleurs.

F

MADONTHE.

*Ce seroit rechercher des choses peu certaines,
Puis que jamais les eaux ne produirent des fleurs.*

TERSANDRE.

*Les eaux vous monstreroient celles que la Nature
Releve dans un teint plus beau que l'œil du jour.*

MADONTHE.

*Narcisse vous enseigne, en sa triste avanture,
Que son ombre alluma le feu de son amour.*

TERSANDRE.

*Du feu de son amour il éteignit sa vie,
Mais vous n'aurez jamais une pareille ardeur.*

MADONTHE.

*Si ie ne deuenois Narcisse en son envie,
Je deviendrois soncy, contemplant ma laideur.*

TERSANDRE.

*Mais plutôt les ruisseaux, touchez de vostre image,
Croiroient que deux Soleils seroient tombez dans l'eau.*

MADONTHE.

*Le Soleil a des feux, & non pas mon visage,
Qui ne sçauroient brûler, comme fait ce flambeau.*

TERSANDRE.

*Mon cœur vous le fit voir, quand d'une main sçavante
Amour vous y peignit tel qu'il est dans les Cieux.*

MADONTHE.

*Si i'estois de ce Dieu la peinture vivante,
Je ne vous pourrois voir, puis qu'il n'eut jamais d'yeux.*

TERSANDRE.

*Vous jugez bien pourtant que i'ay toute la flâme
Qui me va consumant sous l'espoir de mes vœux.*

MADONTHE.

*Il seroit mal-aisé qu'il échauffât mon ame,
Si vostre seul desir consume tous ses feux.*

TERSANDRE.

*Faut-il qu'un beau Printemps vostre teint environne,
Puis que la cruauté n'a jamais rien produit?*

MADONTHE.

*Vn Printemps eternal n'apporte point d'Automne,
Et la Rose & le Lys n'apportent point de fruit.*

TERSANDRE.

*Souffriray-je toujours, sans que ma peine meure,
Des feux plus violens que tous ceux des Enfers?*

MADONTHE.

*Avec iuste sujet ie m'étonne à cet heure,
Que parmy tant de feux vous ne brisieZ vos fers.*

TERSANDRE.

*Quoy, pour vostre pitié les prieres sont vaines?
Et plus ie la poursuis, plus elle se defend?*

MADONTHE.

*Quoy, ne songez-vous pas que de si vieilles peines
Font perdre à vostre amour la qualité d'enfant?*

TERSANDRE.

*Mon ame en ce besoin se treuve dépourueüe,
Puis que tous les travaux se treuvent superflus.*

MADONTHE.

*Si vostre mal vous vient de m'avoir quē trop veuë,
Afin de vous guerir, ne me regardez plus.*

TERSANDRE.

*Je ne laisserois pas de voir ce beau visage,
Dont mon ame toujours conservera le trait.*

MADONTHE.

*S'il faut que de l'oubly vous recherchiez l'usage,
Le feu de vostre cœur doit brûler ce portrait.*

TERSANDRE.

*Je suiurois ce conseil, si mon ardante flâme,
Au lieu de le brûler, ne le rendoit plus beau.*

MADONTHE.

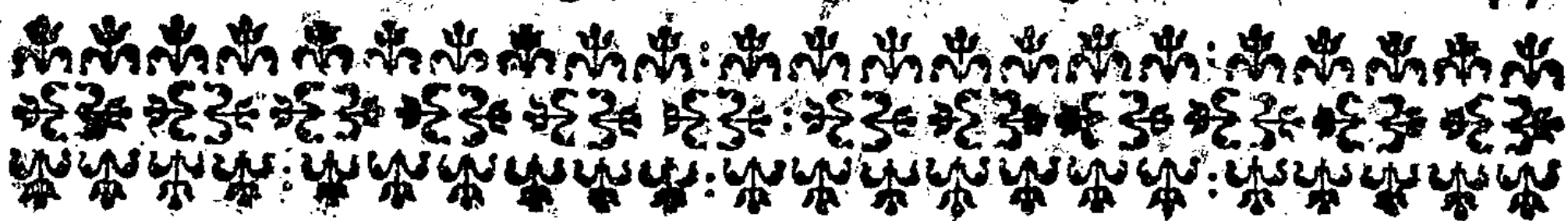
*Si le feu ne le peut effacer de vostre ame,
Faites donc que vos pleurs l'effacent de leur eau.*

TERSANDRE.

*Ma peine ne scauroit iamaïs estre assoupie;
L'eau, non plus que le feu, n'y peut rien de formais.*

*Adieu Tersandre , adieu , gardez bien ma coppie ,
Car pour l'original , vous ne l'aurez jamais.*





L'INQVIETUDE AMOVREVSE

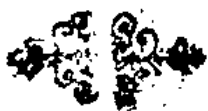
STANCES



QUAND sera-ce que ma langueur
Passera iusqu'en vostre cœur ?

Et qu'il prendra part à ma flâme ?

Si mon mal n'est pour vous un mal contagieux,
Rien n'aura le pouuoir de consoler mon ame,
Que l'inuisible feu qu'elle prit en vos yeux,



Si vous n'entretenez mes sens,
Les objets les plus raiissans
Me semblent des objets funebres ;

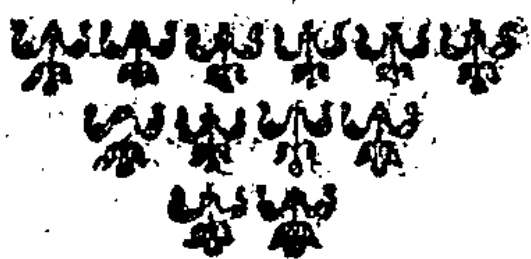
Mon corps à mon esprit n'est qu'un vivant cercueil ;
Je prens les feux du jour pour des ombres funebres,
Et crois que le Printemps soit habillé de deuil.



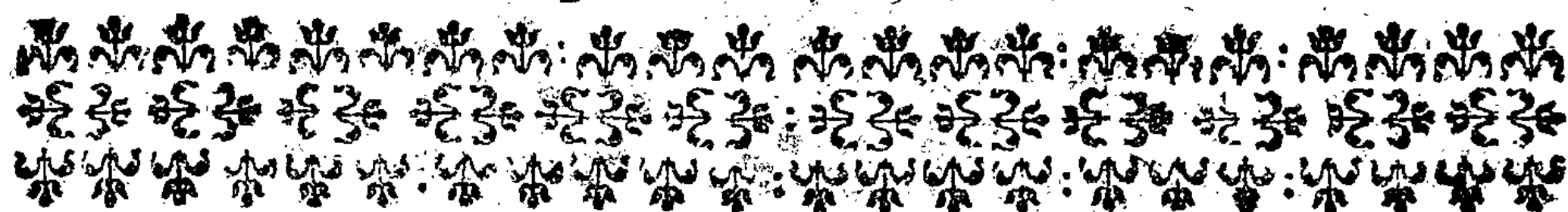
*Mes amis viennent quelques fois
 D'un Lut & d'une belle voix,
 M'exprimer la delicateſſe ;
 Mais ce remede utile à charmer les douleurs,
 A r'appeller la joye, & bannir la triſteſſe,
 Ne fais rien qu'exciter mes ſoupirs & mes pleurs.*



*Amarillis ſeule à pouvoir
 De diſſiper mon deſeſpoir,
 Et calmer mon inquietude ;
 Elle eſt de ma fortune, ou l'écueil, ou le port ;
 Et ſelon ſes bontez, ou ſon ingratitude,
 J'obtiendray mon repos, ou d'elle, ou de la Mort.*



A MADAME



A M A D A M E

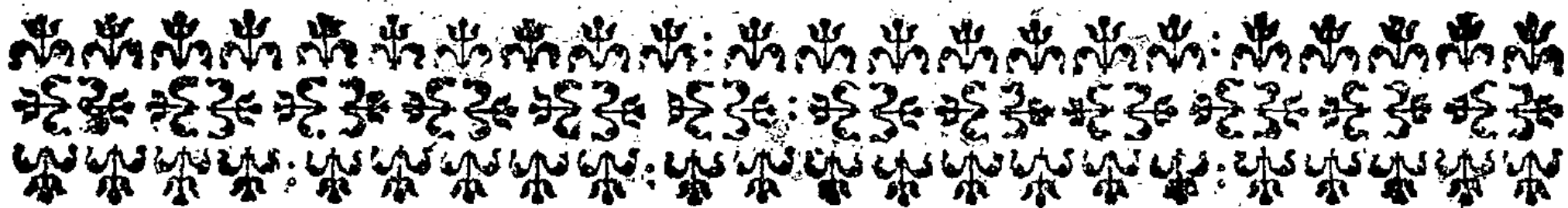
L A

PRINCESSE
MARIE.

Sur le digne choix qu'on a fait de son Altesse
pour estre Reyne de Pologne.




*ME de grandeur non commune;
Sous qui le vice est abatu,
On voit enfin que la Fortune
Cede à vostre rare vertu;
J'ay bien dit lors que son envie
Trauersoit vostre belle vie,
Que cela ne dureroy pas;
Et qu'une si digne Personne
N'estoit née avec tant d'appas,
Que pour porter une Couronne.*



D O U T E A M O U R E U X

S T A N C E S.




 O N esprit n'a plus de repos,
 Mon cœur se glace à tout propos,
 Bien qu'un feu secret le devore;
 Mais le sort dont ie suis charmé,
 C'est que j'aime ce que j'adore,
 Et crains de n'estre pas aimé.



Celle qui cause mes douleurs
 Se rit peut-estre de mes pleurs,
 De mes soins, & de mes alarmes;
 Et au trouble de ma raison
 Mon sentiment trouue en mes larmes
 Vn si foible contrepoison.

Heroïques & Burlesques.

71



*Cependant blessé dans le sein,
Pres d'elle ie feint d'estre sain,
Dedans une langueur si vraye,
N'osant d'un mot luy témoigner
Le ressentiment d'une playe
Qu'elle fait tous les jours saigner.*



*Car ce vain Fantôme d'honneur,
Ennemy de nostre bon-heur,
A tant de credit en son ame,
Que si ie luy faisois sçauoir
Qu'elle est le sujet de ma flâme,
Elle ne voudroit plus me voir.*



*Elle pense que la pitié
De ressentir une amitié,
Est un Monstre au temps où nous sommes,
Et que c'est fait plus sagement
De laisser perir tous les hommes,
Que d'en sauuer un seulement,*

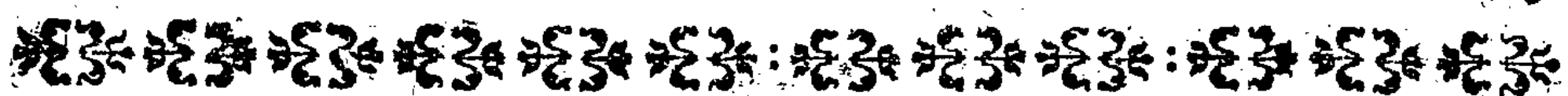


*Toutefois elle a trop d'esprit ;
D'abord son entretien m'aprit
Que son sens n'estoit point vulguere ;
Et ie connus apparemment
Que son humeur ne tomboit guere
Aux erreurs d'un Peuple ignorant.*



*Il faut donc enfin luy parler
D'un mal que ie ne puis celer ,
Sans accroistre sa violence ,
Et luy declarer librement
La passion que mon silence
Luy dépeignoit si tristement.*





VERS D'VN BALET.

MADAME, &c.

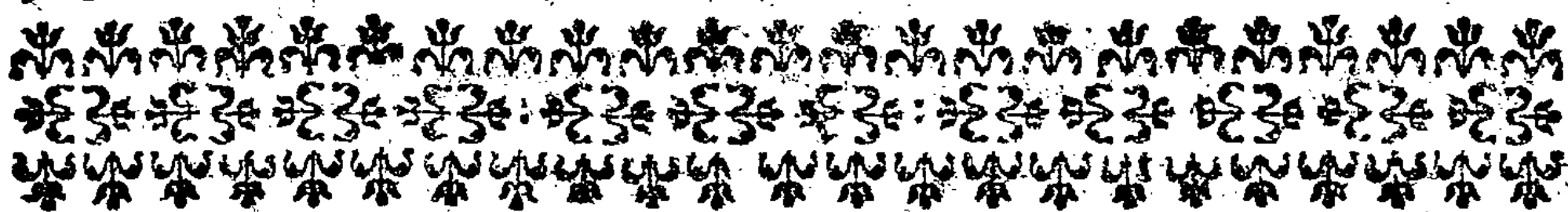
Representant la Charitable.



*VOUS qui trouvez tant de delices
A faire un charitable effort,
Venez rendre de bons offices
A qui cherche vostre support,
Trouuant moins de douceur à viure,
Qu'à vous imiter & vous suivre.*


Madame.... representant la Grace.

*Image de la pieté,
Digne d'immortelle loüange,
Avec beaucoup de pureté
Je vous presente ce bel Ange;
Du Monde il est victorieux,
Par la vertu qu'il fit paroistre,
Et qui sans tromper les humains
Ne scauroit iamais que s'accroistre,
Et s'embellir entre vos mains.*



A MONSIEUR
LE COMTE
GOUFFIER

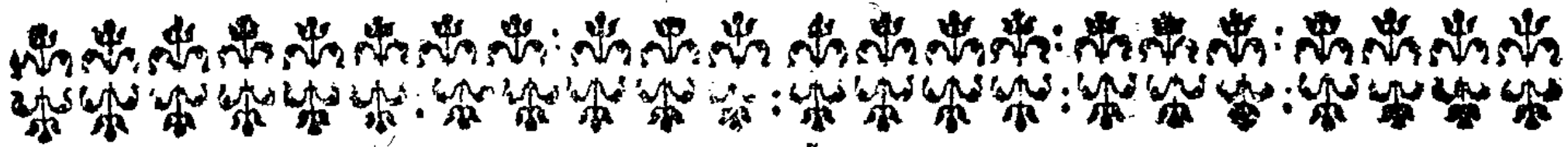
E L E G I E.

 O mte, grand pour la race, & grãd pour le merite,
A d'extrêmes efforts l'un & l'autre m'invite;
Je sens mon zele accroistre à t'en voir reuestu;
J'aime le sang illustre, & l'illustre vertu;
Et l'honneur d'approcher d'une si digne plante,
Avec mon encent, rend mon ardeur brûlante.
La souche dont tu viens, la tige dont tu sors,
Ne presente à mes yeux que des illustres morts:
Ces Gueyffiers Souverains, qui tenant la campagne,
Oserent défier le sang de Charlemagne,
Et d'une vertu haute affrontant le malheur,
Furent vûs éclatans de leur propre valeur;

*D'autre part ce Gaucour d'immortelle loüange,
 Qui gagna des Lauriers sur un Prince d'Orange;
 Et rompant son Armée auprès du port d'Anton,
 Fit trembler la Sauoye, & l'Estat Bourguignon;
 Et suivant la Victoire en ces routes entieres,
 Contre nos Ennemis affermit nos frontieres.
 Tu tiens aussi ton sang de ces grands Potentats,
 Qui gouvernoient jadis tant de fameux Estats;
 De ces Ducs des Bretons, de ces foudres de Guerre,
 Dont le Nom retentit aux deux bouts de la Terre:
 Je sçay bien que tu viens aussi des Chastillons,
 Dont le Turc redouta les nombreux Pavillons,
 Lors qu'avec S. Louis il conduisoit l'Armée
 Qui sema de terreur les Terres d'Idumee;
 Je dis de ces Heros qu'on a vûs autrefois,
 Et Regens de la France, & Tuteurs de nos Roys,
 Admiraux de nos Mers, Mareschaux, Connestables,
 Dont les Noms à iamais resteront venerables:
 Mais ta noble Jeunesse a mille augustes traits,
 Qui te font ressembler à leur fameux portraits;
 Et déjà ta valeur, ton esprit, & ta grace,
 Témoignent hautement la grandeur de ta Race;
 Et qu'avant qu'il soit peu, dans les occasions,
 Tu sçauras égaler leurs grandes actions.*

*J'espere de chanter tes beaux actes de Guerre
D'un ton si resonnant aux deux bouts de la Terre,
Que nos derniers Neveux sçauront à l'avenir,
Que i'eus l'heur de te plaire & de t'appartenir.
Ainsi du cours des ans, preservant ta memoire,
J'auray mesme l'honneur d'avoir part à ta gloire,
D'éclater sous ton Nom, ainsi que Phidias
Scent graver son Image au Bouclier de Paris.
Ayme-moy seulement, & d'un soin legitime
Répons à mon ardeur, répons à mon estime;
Et par ton noble appuy, conserve ce flambeau
Qui pourra t'éclairer dans la nuit du tombeau,
En laissant quelque jour un rayon dans l'Histoire
Qui marquera ton sang, ta valeur, & ta gloire.*





SVR LE MARIAGE DE MADAME
la Marquise de la Baume d'Autun, de la
Maison de Bonne, & Niepce de
Monseigneur le Marechal
de Villeroy.



CHASTE Dieu des couches nupciales,
Allume aujourd'huy ces lumieres
Dont tu sçais éclairer les heureuses amours;
Hymen sois favorable à ces Amans fidelles,
Et fais que leurs flâmes nouvelles
Durent aussi long-temps que le feu de nos jours.



Ce sont deux charmantes personnes
Dignes de porter des Couronnes,
Sortant, comme elles font, des plus fameux Guerriers;
Et pour les honorer, selon l'ordre des choses,
L'Amour leur en-a fait de Roses,
Attendant que la Gloire en fasse de Lauriers.



*L' Amante est la Niepce adorable
De ce Phœnix incomparable
Dont nostre jeune Achille observe les leçons ;
Et ses Peres nourris au mestier de la Guerre ,
Ont fait voir à toute la Terre
Que Mars n'eleue point de plus grands Nourriçons.*



*L' Amant sort aussi d'une tige
Où l'on a veu plus d'un prodige
De valeur, de sagesse, & de fidelité ;
Et déjà ses vertus monstrent que quelque gloire
Que les siens prennent dans l'Histoire ,
Il a droict d'esperer ce qu'ils ont merité.*



*La France , avec impatience ,
Attend cette heureuse alliance
De ces deux rejettons qui n'ont point de pareils ;
Il ne pourra sortir d'une si belle race ,
Pour la valeur & pour la grace ,
Que des foudres de Guerre , & de nouveaux Soleils.*



LE REBVT DV MONDE.

SONNET.

*C'EN est fait, le malheur surmôte ma constance,
Le desir des grandeurs me flatte sans raison;
L'éclat de mes ayeux, l'honneur de ma maison,
Mes amis, mes parens, tout cede à sa puissance.*

*La Iustice pour moy ne tient plus de balance,
Je languis sans espoir d'aucune guerison;
Et pour estre forcé de rompre ma prison,
Le cent Astres malins ie ressens l'influence.*

*Où dois-je recourir pour un dernier effort?
L'orage est-il si grand, qu'il me cache le port?
Ah Vierge, Astre des Mers, c'est vous que ie reclame.*

*S'il faut pour arrester le cours de mes malheurs
Esteindre dans mon sang les crimes de mon ame,
Ne me laissez noyer que dans l'eau de mes pleurs.*



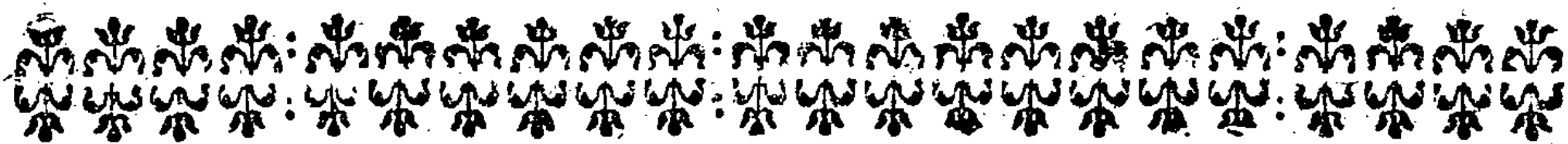
SVR LA MALADIE

DE M. D. M.

EPIGRAMME,

QU'E ie meure, & qu'elle guerisse,
Destins répondez à mes vœux;
Souffrez plutôt que ie perisse,
Que le moindre de ses cheveux;
Et s'il faut à l'ardeur de cette maladie
Opposer les chaleurs de quelqu'autre incendie,
Faites en ma faueur que cet objet aymé
Ne brûle que du feu dont il m'a consumé.





O R A I S O N

A LA SAINCTE VIERGE,

Reclamée dans l'Eglise de Bannelle
en Auvergne.

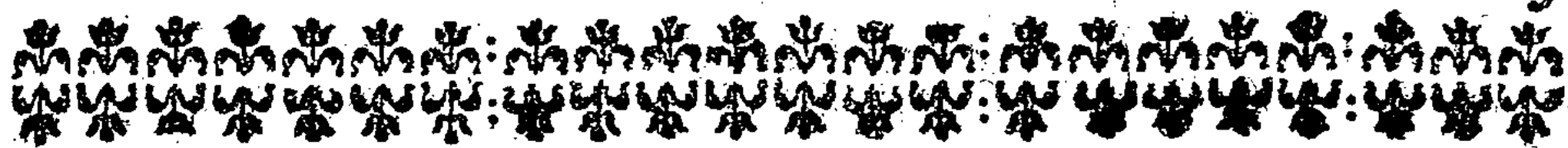
INIMITABLE objet de respect & d'amour,
Arbre, digne support de l'esperance humaine,
Trône auguste & sacré d'une immortelle Reyne,
A qui les Seraphins font sans cesse la cour,
Que mes sens sont émeus à l'objet de tes charmes!
Que ie reçois de biens en répandant des larmes!
O Vierge & Mere ensemble, & de qu'il le pouuoir
Fait reuerer ton Nom d'icy iusqu'en la nuë,
Veille accorder de grace, à qui ne t'a pû voir,
Les faueurs que tu rends à tous ceux qui t'ont venue.



A MONSEIGNEVR
LE COMTE
DE SOISSONS.

PRINCE DV SANG, PAIR
 & Grand Maistre de France, en luy
 dédiant la Tragedie de Phaëton.

P *PRINCE pour la valeur comparable aux Césars,
 Astre plein de clartez, & de graces infuses,
 Qui protegeant par tout la Valeur & les Arts,
 Auez charmé Bellonne, & captiné les Muses;
 LOVIS, dont le merite est sans comparaison,
 L'Histoire de nos jours attend avec raison
 De vos nobles exploits sa plus belle matiere;
 Et quiconque apperçoit vos rares qualitez,
 Jure que Phaëton, gouvernant la lumiere,
 Appercent moins d'Estats que vous n'en meritez.*



A LA VTHEVR.
SVR SES PARAPHRASES
de l'Aue Maria.

EPIGRAMME.

ILLVSTRE successeur de tes nobles Parens,
Qui pour le bien du Ciel conquirent tant de Terre,
Et qui pour deliurer les Chrestiens des Tyrans
Entreprirent premier une si sainte Guerre;
Celuy de tes ayeux qui suivit Godefroy
Pour la gloire de Dieu, ne fit pas mieux que toy;
Six cens mille Guerriers, touchez de sa Harangue,
Forcerent cens perils pour gagner les saints lieux;
Mais ta plume aujourd'huy faisant plus que sa langue,
Conduit tous les Chrestiens dans la route des Cieux.



REPONSE A LA LETTRE DE M. B.

QU'E de puissans efforts par de si foibles armes,
Si par mes soupirs & mes larmes
Ce beau cœur se réduit sous les traits de pitié!
Et s'il conçoit pour moy quelque peu d'amitié!
Mais ô divin objet dont mon ame est blessée,
Vn reste de soupçon demeure en ma pensée,
Si pour me l'oster de l'esprit
Je ne lis dans tes yeux ce que ta main m'écrit.





A M A D A M E
D E C H A V I G N Y.

Sur ses Armes.

S I X A I N.

NOble & chaste Beauté, vos Armes sont parlâtes;
Et découvrent à tous les graces excellentes,
Qui tiennent sous vos pieds les vices abatus;
L'Hermine vous dépeint pure sur toutes choses,
L'éclat de vos appas brille parmi ces Roses,
Et leur nombre fait voir celui de vos vertus.





S O N N E T.

LAISSONS tous ces propos, & venons à l'effet,
 La Nature t'appelle où l'Amour te conuie;
 Et la Raison t'apprend que si ie t'ay seruie,
 Ce n'est que sous l'esper de tirer ce bien-fait.

Le charme de l'honneur est un charme imparfait,
 Qui doit lier ta langue, & non pas ton envie;
 Car le Ciel qui nous donne & le jour & la vie,
 Nous a permis d'user de tout ce qu'il a fait.

Laisse-moy donc cueillir cent baisers tous de flâme,
 Loge moy dans ta couche, aussi bien qu'en ton ame,
 Cloris presse hardiment ton sein contre le mien.

Et crois (sans t'arrester aux sentimens vulgures)
 Qu'aujourd'huy la vertu d'une femme de bien,
 Est de faire beaucoup, & de ne parler gueres.



L E

SALVT DV PROCHAIN.

A PHILIS.

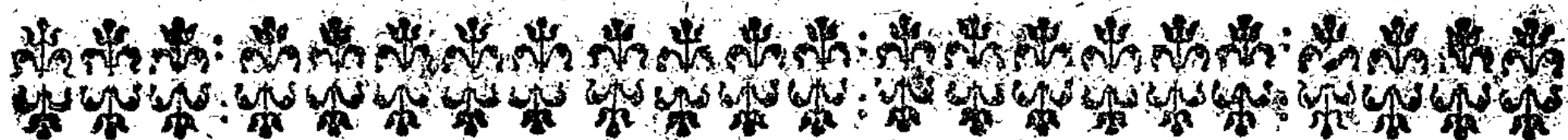
S O N N E T.

Que te sert de garde ce peu de chasteté,
 Que chez toy la foiblesse, ou la coutume assemble,
 Si l'on ne s'en tient plus à ta severité,
 Et si l'on dit par tout que nous couchons ensemble.

Tes yeux ont beau garder cette inhumanité,
 De qui le seul aspect fait que mon amour tremble;
 Châque homme a du soupçon de ta fidelité,
 Et chaque femme croit que Philis luy ressemble.

Si tu m'en crois pourtant, satisfait mon desir;
 Ou si tu ne le fais pour me faire plaisir,
 Fais-le pour le salut de celuy qui le songe.

Et puis (ô ma Philis) que sous nostre couleur
 Tout le monde se damne, en disant un mensonge,
 En le faisant ensemble, empeschons ce malheur.



L'AMOUR HONNESTE.

SONNET.

IE sers depuis trois mois une Diuinité,
 Pour qui mon sentiment souffre un martyre étrange;
 Mais parmi tant de maux, son peu d'humanité
 Ne force point mon cœur à me parler du change.

Au contraire aujourd'huy i'aime sa cruauté,
 Je me plais en l'estat où sa rigueur me range;
 J'adore sans desir, & ie fais vanité
 De servir ma Philis, comme l'on sert un Ange.

Ainsi quoy qu'en tous lieux ie la voye nuit & iour,
 Sa pureté conserue, & maintient un amour
 Qui ne reluit iamais en des ames brutales.

Puis que son feu ressemble à ce feu des Romains,
 Qui veillant sans relâche au Temple des Vestalles,
 N'estoit entretenu que par des chastes mains.



SVR VN SONGE.

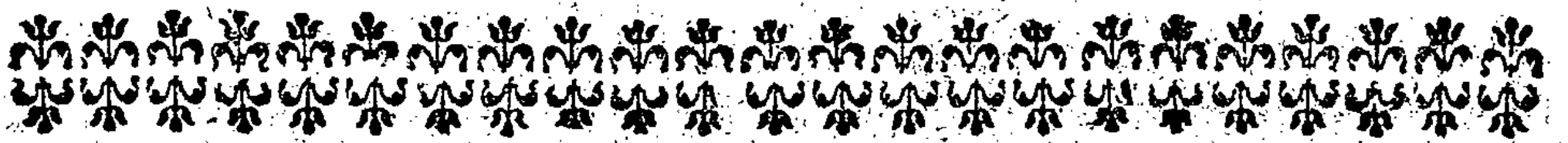
SONNET.

*A V point que tous nos maux s'ot presque ensevelis,
Et que la Nuiet suspēd nos sens de leurs Offices,
Les songes que l'Amour a rendus ses complices,
En me fermant les yeux, me firent voir Philis.*

*Son visage estoit plein de Roses & de Lys,
Ses yeux portoient le feu qui nourrit mes suplices;
Et sa voix m'annonçoit qu'apres tant d'injustices,
Les decrets de l'honneur alloient estre abolis.*

*Déja ce beau fantôme, apres beaucoup de feintes,
Permettoient à mes bras les dernieres étraintes,
Quand un soudain resveil m'en vient ravir le fruit.*

*O Cieux! (ce dis-je alors) que cecy m'est sensible!
Mais que ie vois aussi qu'il estoit impossible
Qu'un Soleil fut long-temps au milieu de la Nuit.*



SVR VN QUI ROVGIT EN
voyant sa Maistresse.

EPIGRAMME.

P*UIS qu'il est certain (ô perfide)
Que le corps qu'un sanglant effort
A soumis aux loix de la mort ,
Seigne aupres de son homicide ;
Philis , chacun va découvrir
Que c'est toy qui me fais mourir
Dans les plus beaux jours de mon âge ;
Car (ô bel objet de ma foy)
Le sang paroist sur mon visage
Dés que tu parois devant moy*



S O N N E T.

BLESSE' d'un coup mortel qui me perce le cœur,
 Je satisfaits, Aminthe, à la cruelle envie,
 Qui de ce qui te reste aujourd'huy de rigueur
 Triomphe insolamment des restes de ma vie.

Helas! ie n'en peux plus, & mon peu de vigueur
 Va rendre en un moment ta colere assouvie;
 Acheue donc, barbare, acheue ma langueur,
 Et laisse aller mon ame où le sort la conuie.

Mais considere aussi que le Ciel quelque iour
 Peut-estre tirera des feux de mon amour,
 Ces flâmes dont l'Enfer punit chaque infidelle.

Et c'est lors que touché de tans de déplaisirs,
 Il te fera connoistre, en prenant ma querelle,
 Qu'il n'appartient qu'à luy de faire des martyrs.



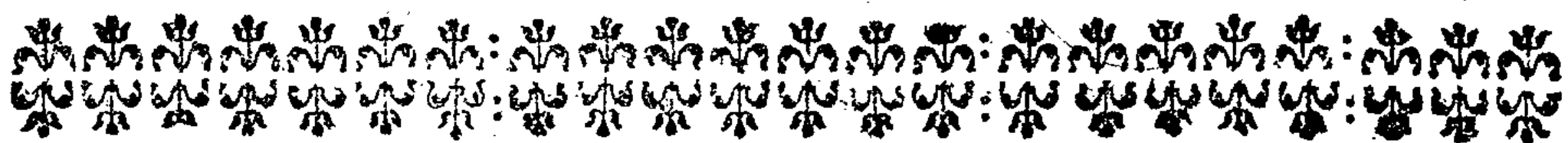
S O N N E T.

DEPVIS que le Soleil a quitté la maison
 Où le Ciel le reçoit quand le Printemps s'éveille,
 J'adore nuit & jour une jeune merueille
 Dont l'empire absolu gouverne ma raison.

Mais comme son visage est sans comparaison,
 De mesme sa rigueur n'eust iamaïs de pareille;
 Et ma foy, ny mes vœux, ne touchent point l'oreille
 De celle qui se plaist à me voir en prison.

Là i'ay beau luy monstrier mes travaux & mes peines,
 Et i'ay beau l'inuoquer au plus fort de mes gehennes,
 Je ne fais qu'irriter son inhumanité.

Et ie me vois sans aide, ainsi que sans exemple,
 Depuis que ie connois que ma Diuinité
 Vent auoir des Martyrs aussi bien que des Temples.



SVR LE PORTRAIT DE MADAME
la M. de B.

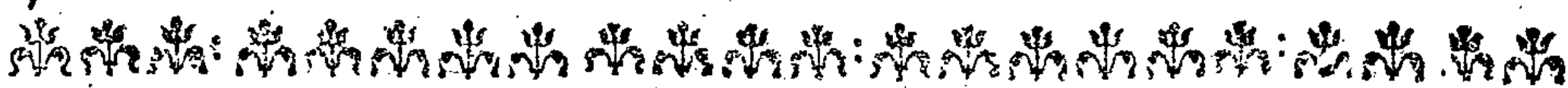
S O N N E T.

L'IMAGE de Philis est si belle à ma veüe,
Que ie tombe en l'erreur de cet Esprit brutal,
Qui se sentit épris d'une froide statüe,
Puis que pour un portrait i'endure autant de mal.

Mais Dieux ! que le succez rend mon sort inégal !
Philis a des attraits dont le penser me tue,
Le Ciel n'en fit iamais de beauté si pourueüe,
Et nul ne la peut voir qui ne soit mon rival.

Ce fantasque Amoureux communiqua sa flamme
A ce marbre insensible, en luy donnant une ame ;
Mais dans ma passion i'agis bien autrement.

Puis qu'au lieu d'animer ces yeux & cette bouche,
Leur diuine beauté me charme tellement,
Que ie deuiens moy-mesme une insensible souche.



SVR LA MORT DE TRES-HAVT
& Puissant Prince Charles de Gonzagues,
Duc de Mantouë & de Neuers,
Souuerain d'Arche, &c.

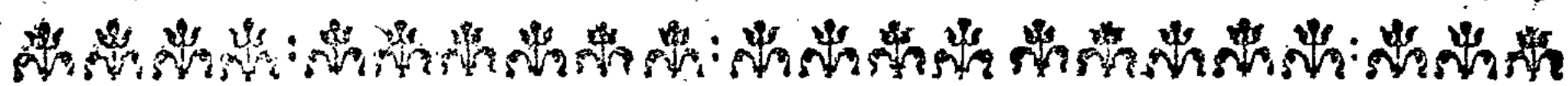
S O N N E T.

Tu t'abuse destin dans cette extrémité,
Charles ne cede point aux traits de ta malice;
Au contraire, en tombant dedans le precipice,
Il s'éleve au séjour de la félicité.

En dépit d'un sentier rempli d'obscurité,
Il va sans trébucher iusqu'au bout de sa lice;
Et ce grand cœur qui fut toujours en exercice,
Brave enfin les dangers où tes soins l'ont porté.

Les siècles n'oseront offencer sa mémoire;
Le Ciel qui le rendit l'objet de nostre gloire,
Le rendra désormais celui de tous nos vœux.

Et malgré toy sa cendre, après tant de tempestes,
Augmentera là haut le nombre de ces feux,
Qui depuis si long-temps éclairent sur nos testes.



A SON ALTESSE SERENISSIME
Madame Marie de Gonzagues, Princesse de Mantouë,
aujourd'huy Reyne de Pologne, sur la mort de Monsei-
gneur le Duc de Mantouë son Pere, & de Madamel'Ab-
besse d'Auenay sa Sœur.

S O N N E T.

CESSÉ de soupirer, Princesse, dont les charmes
Se font voir sans exemple & sans comparaison;
Et ne murmure plus contre cette saison
Qui de tes chers parens a finy les alarmes,

Contemple d'un œil sec les matieres de larmes
Qui depuis quatre mois affligent ta Maison,
Laisse avec la Nature éclater la Raison,
Et parmy tant d'affauts reprens enfin les armes.

Regarde sans soucy le Trône où sans ennuy
Et ton Pere & ta Sœur sont assis aujourd'huy,
Voy comme l'Vniuers leur offre des loüanges.

Et regrette leur perte avec moins de douleurs,
Tuis que le Ciel apprend que les Saints & les Anges
Veulent plutôt de nous de l'encent, que des pleurs.



SVR LE PORTRAIT DE MON-
sieur de Caumartin, peint en Amour
l'an 1632.

S O N N E T.

POrtrait miraculeux, chef-d'œuvre de Nature,
Diroit-on pas qu'Amour est peint en ce tableau?
Toutesfois bien qu'il ait emprunté sa parure,
Il semble que Tirsis soit encore plus beau.

Si l'Amour nous échauffe avec son flambeau,
Tirsis de ses regards fait la mesme brûlure;
Et de vray ce n'est qu'un sous la mesme figure,
Car l'Amour est ainsi quand il est sans bandeau.

Je me trompe pourtant en cette ressemblance,
Tirsis doit en un poinct avoir la preference,
Et l'Amour auroit tort, s'il l'auoit debatü.

Puis que ce bel Enfant de la Reyne d'Erice
Paroist avoir tiré sa naissance du vice,
Et que nostre Tirsis est Fils de la vertu.

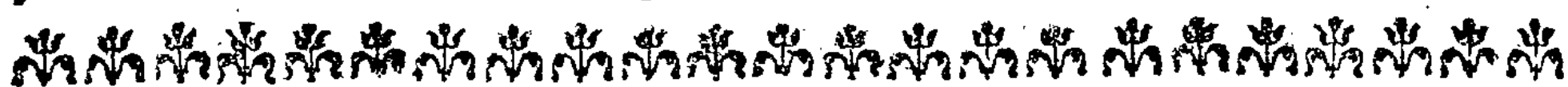


SVR LE RETOVR DE MONSEI-
gneur le Mareſchal de Schonberg pres
de ſa Majeſté, à Narbonne.

EPIGRAMME.

SVR vn front glorieux porter toutes les traces
Des plus nobles vertus & des plus belles graces,
Rendre Mars & l'Amour inceſſamment jaloux,
Cueillir mille Lauriers dans vn champ infertile,
Rompre cent Eſcadrons en ſauuant vne Ville,
Atterrer l'ennemy ſous l'effort de ces coups,
Retourner glorieux, regir vne Prouince,
Adoré du Pays, & chery de ſon Prince,
N'eſt, ô grand Mareſchal, qu'un coup digne de vous.





SVR LA LEVEE DV SIEGE DE
Laucate , à Monseigneur le Marechal
de Schombert.

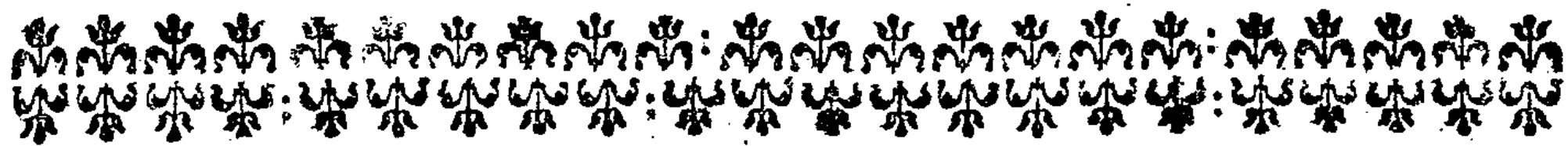
S O N N E T.

ENFIN Laucate est libre , & par les changemens
Dignes de la valeur de ce foudre de Guerre ,
On voit des ennemis un rempart d'ossements ,
Où n'aguere on voyoit des montagnes de terre.

L'Espagnol sans penser creusant des monumens ,
Sous ses propres travaux la Parque le reserve ;
La nuit ne fait qu'aider à ses dereglemens ,
Et cherchant des Lauriers , il trouve le tonnerre.

Invincible Schombert , une Fille autrefois
D'un semblable danger delivrant les François ,
S'éleva par un Siege à la gloire immortelle.

Mais aujourd'huy le Ciel fait un plus grand effort ,
Puis qu'on voit en vous seul revivre apres leur mort ,
Dunois , Pothon , Loheac , Lahire , & la Pucelle.



A MONSEIGNEUR LE CARDINAL
Duc de Richelieu, sur ses Armes.

S O N N E T.

Grand Duc, dōt la splendeur fait mon aveuglemēt,
Souffrez, si le respect tient ma bouche fermée,
Qu'au moins i'éleue un Temple à vostre renommée,
Et que ce noble effort marque mon sentiment.

C'est là qu'en un metal plus dur que diamant,
La Rochelle à vos pieds paroistra desarmée,
L'Anglois humilié, ses desseins en fumée,
Et la Rebellion dedans le monument.

Là pour faire briller tant de diuins ouvrages,
On y verra les Lys à l'abry des orages,
Et les Lauriers verdir dessus nos Esquadrons.

Milan s'y montrera dessus un precipicē,
Et par un art subtil, on verra trois chevrons
Soutenir tout le faix de ce grand Edifice.



A V M E S M E.

SOURCE de tant d'éclat, lumière sans seconde,
 Qui de l'Aygle Romain as ébloüï les yeux,
 Et de qui la valeur paroient en tous les yeux,
 Où paroient du Soleil la clarté vagabonde.

Grand Duc, de qui les mains sur la terre & sur l'onde
 Découvrent à Louis le rang de ses ayeux,
 En luy montrant l'endroit où le decret des Cieux,
 Reserve pour luy seul le gouvernail du Monde.

Armand, fais que le sort qui depuis tant d'hyvers
 Veut que ta vertu donne un Maistre à l'Vniuers,
 Achève ce projet dans ce Siecle où nous sommes.

Et que malgré l'effort de tant de Potentats,
 Ton Prince puisse tant sur le reste des hommes,
 Qu'il n'en puisse banir aucun de ses Estats.



SVR LA MORT DV MESME

Seigneur Cardinal, & l'allusion de ses
Armes avec celles de son Successeur
au Ministere de l'Estat.

A Rmand s'en est allé, France plains ta disgrâce,
Mais ne crains pas l'Espagne en perdāt ce suport,
Le sage Mazarin qui va tenir sa place
Te garantira bien des injures du sort;
Si ce grand Cardinal a fermé la paupiere;
Un autre Cardinal ouvre pour toy les yeux;
Comme l'un par ses soins t'éleva iusqu'aux Cieux,
Par l'autre tu reuiens en ta beauté premiere;
Un Soleil éclipsé laisse un autre Soleil,
Qui fera succeder, pour regir ton Conseil,
A trois Chevrans de feu, trois Astres de lumiere.



PRONOSTIC ARMORIAL
 du bon Genie de la France, à la France,
 en faueur des principaux Ministres
 de l'Estat.

QUOY que le Soleil passe en diuerses maisons,
 Quel An se renouuelle & change de saisons,
 Ne change pas pourtant, ô bien-heureuse France,
 Que tousiours le Mouton gouverne ta balance;
 Vois tousiours reuerdir tes immortelles fleurs,
 Sans craindre du Lyon les ardantes chaleurs;
 Le Ciel rendra tousiours tes victoires aisées,
 Tandis que sur un Mur s'appuyront trois Chevrons,
 Que les Lys sans filler aymeront les fuzées,
 Et qu'un Croissant pourra regir tes Escadrons.





A MONSEIGNEUR L'EMINENTIS-
sime Cardinal Mazarin.

S O N N E T.

FLEVR née en Italie, & transplantée en France,
Dont la Pourpre sacrée augmente la splendeur,
Tuy qui répands par tout une agreable odeur,
Et maintiens dans nos cœurs la joye & l'esperance.

Mazarin dont l'esprit égal à la prudence,
Mesle dans tes conseils la lumiere & l'ardeur,
Et fait que cet Estat brave avec assurance
De l'Aygle & du Lyon, la superbe grandeur.

Quel bon-heur doit sortir de tes divins Oracles?
Armand pour nostre gloire a produit des miracles,
Et rendus nos Guerriers plus fameux que jamais.

Mais pour nostre repos, ta diligence active,
Au milieu des combats fera naistre la Paix,
Et sur nos Lauriers verts fera meurir l'Olive.



EPITAPHE DE MONSEIGNEVR
le Duc de Joinville, mort à Florence.

S O N N E T.

PASSANS qui de la gloire auez l'ame charmée,
Arrestés dessus l'Arne & vos pas & vos yeux,
Et contemplez le sort d'un Prince dont les Cieux
Cherissent la dépouille en ce marbre enfermée.

Son sang & son courage obligeoit l'admiration
A croire qu'en suivant les pas de ses ayeux,
On le verroit bien-tost éclairer en ces lieux.
Où l'on voyoit déjà bruire sa renommée.

Déjà ce beau desir flattoit sa passion,
Quand le destin jaloux du bon-heur de Sion
Remit ce beau tresor en sa mace premiere;

Et termina le cours de ce Soleil naissant,
De peur que l'Helespont receuant sa lumiere,
Ne perdit pour iamaïs celle de son croissant.



LA BELLE RECLUSE.

SONNET.

QUE de feux éclatans à trauers la fumée !
 Philis qu'on est heureux de viure sous vos Loix !
 Certes quelque grand bruit qu'ait fait la renommée,
 Elle manque pour vous d'une assez digne voix.

Doux & perçàs regards dont mon ame est charmée,
 Le bon-heur des humains dépend de vostre choix ;
 Et sans vous couronner des palmes d'Idumée,
 Vous pouuez asservir les plus superbes Roys.

Mais pourquoy mon Soleil vous courir de tenebres ?
 Quel plaisir prenez-vous dedans ces lieux funebres ?
 Et pourquoy toute viue errer dans un cercueil ?

Ab ! si vous regrettez les Amants dont la vie
 Est tous les iours par vous innocemment rauie,
 Vous ne verrez jamais terminer vostre dueil.



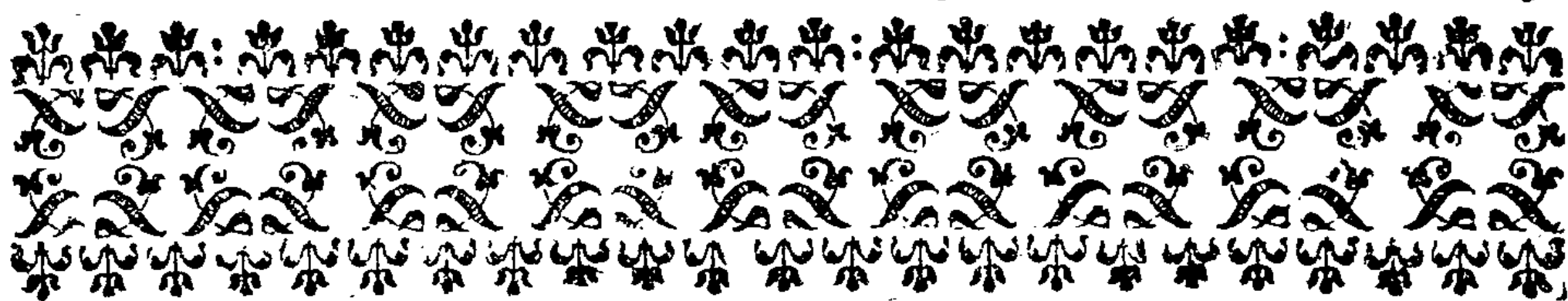
SVR LE PORTRAIT DE
l'Autheur, représenté dans le Liure
qu'il a composé des cent Capitaines
François.

A V rang de ces fameux dont tu décris l'Histoire,
On eut pu voir ta vie avec la mesme gloire
Dont tes braves ayeux ont esté revestus;
Comme leur noble sang éclate en ton visage,
Si le sort n'eust point mis d'obstacle à tes vertus,
Tes faits de leur valeur auroient esté l'image.



V E R S
B V R L E S Q V E S

23V0231111



CAPRICE

BURLESQUE



E *PRIS d'une cruelle & d'une douce atteinte,
Embrassé d'un desir, & glacé d'une crainte,
Le sens qu'à mesme temps i'ay du mal & du bien;
On m'annonce la paix, on me livre la guerre,
Je vole dans le Ciel, ie rampe sur la terre,
J'embrasse tout le monde, & ie n'embrasse rien.*



*Je suis les douces loix d'une Metampcicose,
Où ma mort est cachée, où ma vie est enclose,
Où i'erre avec franchise, où ie suis dans les fers;
C'est un vaste Ocean, c'est un étroit d'Edalle,
Une basse hauteur, ronde, épyrammidalle,
Patron d'un Paradis, & portrait des Enfers.*



O vous qui soupirez pour ces Hydres cornuës,
 Ces étoiles de feu qui descendent des nuës,
 Et qui font dans les cœurs tant d'obliques détours,
 Diriez-vous qu'une idée est une enteleschie ?
 Que le poinct Consantrique est une Monarchie ?
 Et que le Busentaure estoit un meneur d'Ours ?



L'exaëtique vapeur de l'Afrique brulée
 Auroit fort obscurcy la campagne sallée,
 Si les vents du Midy souffloient dans le Zenit ;
 Les leunesflections du Roy d'Ethiopie
 Pourroient épouvanter l'une & l'autre arpie,
 Si les Monopoleurs prenoient la Pie au nit.



L'Auvergne de ces monts où la neige épandue,
 Par le dernier Soleil fut aussi-tost fondue,
 Fut un vert agreable, un éclair à nos yeux,
 Lors que les doux Zephirs courant toute la plaine
 Firent là bas éclore avec leur douce halaine,
 Deux nobles Mattagons, l'un jeune, & l'autre vieux.



*Ce fut lors que sur Cherbe, auprès d'une fontaine,
Je trouvoy ma Philis, de qui l'ame incertaine
Voyoit de ces desirs le flux & le reflux;
O rencontre fatal! ô pitoyable histoire!
Encore que cet image occupe ma memoire
A l'heure que i'y pense, ie ne m'en souviens plus.*



*C'est là que l'on voyoit les beautez de l'Aurore,
Parmy les agrémens & les appas de Flore,
Faire un petit concert doux & melodieux;
Charmes en sourcelans qui surprintes mon ame,
Petits Monstres Marins, petit Demon de flâme,
Ie vous r'appelle encore, & vous faits mes adieux.*



*Souvenez-vous tousiours de cette quinte-essence
Qui mesle la douleur avec la joiÿssance,
Et fait de nos erreurs un mélange douteux,
La vive impression du credit où vous estes
Allume dans mon cœur mille flâmes secretes,
I'en suis tout en colere, & i'en suis tout honteux.*



Dénoüez ce filet, démeslez cet intrigue,
Où nos confusions semblent faire une brigue
Contre les cruantez d'un An climateriq,
Sa mine à la façon d'une villaine gaupe
Qui n'a iamaïs parlé de masse ny de taupe,
Et qui n'a point connu ny le croq ny le criq.



On sçait qu'elle s'applique à nous prendre pour dupès,
Quelle a de l'oriplau sur le bas de ses juppes,
A dessein d'ébloüyr les yeux des clair-voyans;
Mais lors que les oyseaux seront à la remise,
Attachez luy le busc, leuez luy la chemise,
Vous ne trouuerez plus que des chiens aboyans.



C'est Cille, c'est Caribde, ou l'une de ces Fées,
Qui de tendre coral & de mousse coiffées,
Découure hors de l'onde un épais Aloyau,
Et la trongne d'un fol, & le nez d'un Satyre,
Qui s'emporte tout net aussi-tost qu'on le tire,
Est vraiment un Damas qui quitte le noyau.



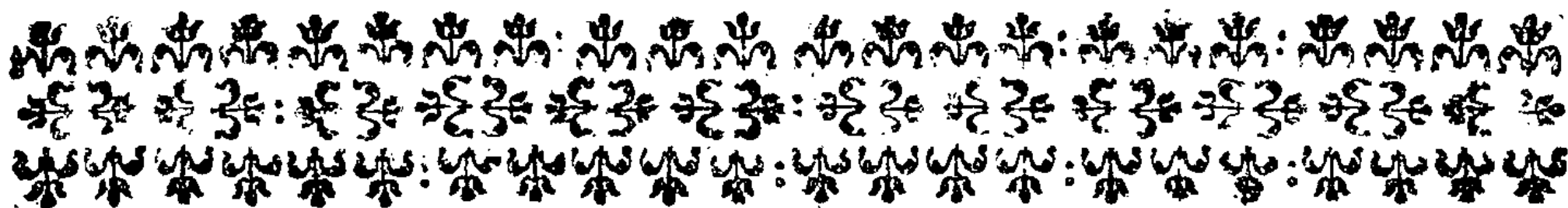
*Patroüilles du Pont-neuf, innombrables guenipes,
Qui chantez des lampons, ou qui vendez des nipes,
Faisant tousiours la cour au cheual du Pont-neuf,
Auez-vous des secrets écrits en apostilles,
Qui logent des Chameaux dans des grains de lentilles,
Et couurent des Clochers de la coque d'un œuf?*



*Quand i'ay bien observé les superbes machines
Qui font tousiours gemir vos bras & vos échine.
Je suis comme en extase, avec un pied de nez;
Je suis plus entrepris qu'un Singe qui marmotte,
Je passe le ruisseau, ie me couvre de crotte,
Ainsi que les Oysons qui sont hallebrenez.*



*Qu'on se souviennne bien de cette Prophetie
Qu'en la premiere Eclypse on doit voir éclaircie;
Sous un signe endrogine, admirable & puissant,
On en peut voir des traits dans le séjour des Parques;
On en trouve des traits, on en trouve des marques
Dessus des vieux tombeaux dessous S. Innocent.*



LA VIEILLE

LAIDE.

S T A N C E S.



VIEILLE Carcasse décharnée,
 Qui n'as rien d'humain que la voix,
 Orante, qui perdis tes mois
 Vn peu deuant que l'âge en donnât à l'année,
 Vieux Charnier, dont les ossemens
 N'ont plus rien de ces Elemens
 Que la Nature mesle en faisant quelque chose,
 Resous-toy d'augmenter ceux de S. Innocent,
 Afin que l'on iuge en passant
 Que c'est la Mort qui s'y repose.



Tu penses dire des nouvelles,
 Quand tu contes que Godefroy
 Porta l'image de l'effroy
 Jusques dedans le sein des Peuples infidelles;
 Ce que garde ton souvenir
 Surpasse ce que l'avenir
 Nous pourra faire voir au cours de son Histoire;
 Ton corps a plus vescu que le Ciel ne viura;
 Et lors que Noé s'enynra,
 C'est ta main qui versoit à boire.



Le quart d'une once de fumée,
 Neuf vesses & quatorze pets,
 L'ancre d'un article de paix,
 Et la baue que iette une puce enrhumée,
 Tout le poil qui couvre ma main,
 Vn ciron qui se meurt de fain,
 Et la poudre que leue un Bidet qui va l'amble,
 L'ongle d'un Ortolan, & les dents d'un Anchois,
 Surpasseront tousiours le poids
 De tous tes membres mis ensemble.



*Les égouts du Faux-bourg Montmartre ,
 Le pet d'un Taneur constipé ,
 Les rots d'un qui boit du râpé ,
 Et les vesses que lâche un laquais qu'on va battre ,
 Le fond des chausses d'un Sergent ,
 Et les pieds d'un Clerc sans argent ,
 Un Cureur de retraits , un Vieillard qui se mouche ,
 Quatre qui rendent gorge , un Suisse qui dort ,
 Et l'apostume d'un corps mort ,
 Sentent beaucoup mieux que ta bouche.*



*Vne Vieille qu'on a forcée ,
 Vne Irlandoise sans rabat ,
 Un Sucube dans le Sabat ,
 Et celui qui se force à la chaise percée ,
 Six verollez auprès d'un feu ,
 Neuf fievreux qui rendent un vœu ,
 Quatorze Chatuants que l'on veut mettre en cage ,
 Un vieux jambon moisy que l'on dépend du croc ,
 Et le cul du Roy de Maroc ,
 Ont plus d'atraits que ton visage.*



VERS D'VN BALET DANSE' A SAINCTE IALLE.

Le Baron de Sainte Ialle, & le Cheualier
de Lhermite, representans deux
Voyageurs.

PR E S S E Z d'un desir nompareil,
Nous suivons l'Amour qui nous meine;
Ny le chemin, ny le Soleil,
Ne nous font iamaïs perdre haleine;
Et bien loin de manquer de force & de vigueur,
Nos bourdons sont tousiours remplis d'une liqueur
Qui redonne souvent la vie
A ceux qui sont près du répas;
Beutez, qui nous charmez, s'il vous en prend envie,
Nous faisons vanité de ne refuser pas.

Les Sieurs Porte & Bernard, representans
les vilains changez en grenouïlle.

Encore que le sort étrange
De la noirceur de nostre sang,

*Nous reduise à tenir ce rang,
 Et viure tousiours dans la fange,
 Toutesfois ces belles Cloris,
 Ces Courtisanes de Paris,
 Ne viuent plus qu'à nostre exemple;
 Comme nous bien souvent elles cherchent le frais;
 Et si nous aimons les Marais,
 Tout leur plus grand plaisir est au Marais du Temple.*

Mademoiselle de Sainte Ialle, representant
 la Fille de Latone.

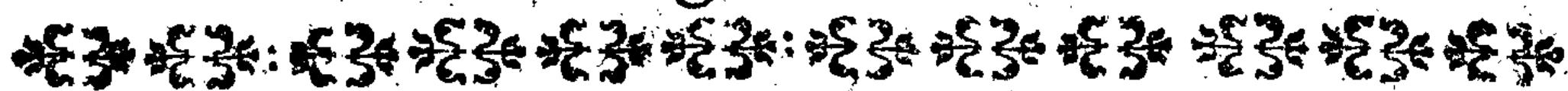
*Digne du sang des plus grands Dieux
 Dont ie tiens l'auguste naissance,
 Les Monstres les plus furieux
 Changent de forme à ma presence;
 Je dompte les sales plaisirs,
 Je terrasse l'orgueil, & fais taire l'envie;
 Et le modele de ma vie
 N'instruit qu'à d'innocents desirs;
 Mais bien que toute mon étude
 S'applique à rendre des biens-faits,
 Je ne puis vaincre pour iamaïs
 Le monstre de l'ingratitude.*

Mademoiselle D. R. representant
Proserpine.

*Ma Mere est bien digne de blâme
De se fâcher de mon plaisir;
Je ne puis former de desir
Dont l'effet ne touche mon ame;
Je ne crains point cette froideur
Dont le temps bien souvent trouble le mariage;
Et si peu de beauté qui reste en mon visage,
Mon Amant enflâmé n'aura que trop d'ardeur.*

Monsieur de S. representant vn
Batelier.

*Je serois vn expert Noyer
Si fendant les vagues de l'onde,
J'auois pû gauchir vn Rocher
Qui sert d'écueil à tout le monde;
En vain, belle Philis, ie me defends de l'eau,
En vain ie reuere vos charmes,
Puis que ie trouue mon tombeau
Dans vos mépris & dans mes larmes.*



BVRLESQVE AV SIEVR PETIT,
Graueur en Tailles douces.

PETIT à contre verité,
Vostre esprit & vostre corsage
Ne sont pas bons à mettre en cage,
Et leur Sphere d'actiuité
A bien pris une autre étendue;
Qui voudroit vous prendre pour Gruë
Deuroit estre plus haut monté
Que ne fut Renaut l'enchanté,
Ou bien le Heros qu'Andromede
Rencontra si prompt à son aide.
Petit, vous estiez à deux ans
Petit aux malices des temps,
Mais aujourd'huy Grand pour la gloire,
Grand pour les Filles de Memoire;
Vous de qui le docte Burin
Dément hautement son Parin,
Si iamaïs les traits de ma plume
Peuvent mordre dessus l'enclume
Qui forge l'immortalité,
Je veux que l'Hyuer & l'Esté
Vostre grand los ne trouue terme
Ny sur mer, ny sur terre ferme,
Et qu'au Ciel, & dans l'Acheron,
L'on parle de vostre renom.

F I N.



